



le bonnet de cosaque sur le sol, devant le lavabo. Il ouvrit toute grande la fenêtre, et sortit de la chambre.

Dans la salle commune, Taupin plaça le coffret, enveloppé du linge, sous un banc, qui régnait le long du mur, derrière la grande table.

Il était temps, car le général, qui avait encore Victoire au bras, ou plutôt qui était dans un tel état d'ébriété qu'il lui fallait l'appui du bras de Victoire, pénétra dans la pièce, suivi de tous les camarades.

— Eh bien, demanda-t-il, comment trouvez-vous mes hommes ?

— Splendides, répondit Nakoff, ce sont de superbes soldats.

Le général tomba sur une chaise.

L'ivresse s'était emparée tout à fait de lui. Ses yeux ne restaient que difficilement ouverts, et devenaient de plus en plus petits. Encore quelques paroles, et il allait s'endormir, pour cuver tout ce qu'il avait ingurgité.

C'est ce que Nakoff voulait éviter. En ce cas, le général, en se réveillant, voudrait peut-être encore l'empêcher de partir. Cela pouvait devenir par trop dangereux.

— Général, dit-il tout à coup, il faut que nous partions maintenant.

— Hein ? Quoi ? Partir ? mais non, restez encore un peu, moi aussi je reste encore. Que venez-vous de dire ?

Nakoff dit à haute voix :

— Nous devons partir. Madame la marquise doit être au jour fixé à Kobdo.

— Oui, c'est bon... Vous partez ?... Je vous donnerai un pas de conduite.. si, si... c'est pour faire honneur à madame.

Il se leva et alla en titubant au dehors.

— Prends garde à ton coffret, murmura le Rossai aux oreilles de Taupin.

— Ouvre l'œil, répondit celui-ci, sur le même ton, tu vas voir quelque chose que tu n'oublieras jamais, et qui te feras rire, chaque fois que tu y songeras.

Sur l'ordre de Nakoff, les chevaux, tout sellés, furent amenés. Tous se mirent en selle.

— Les bagages de madame ! s'écria tout à coup Taupin. J'allais les oublier, ils se trouvent dans la salle commune, sous le banc.

Sur un signe du général, Nakoff avait répété l'exclamation de Taupin en russe, un cosaque se précipita et revint avec le coffret. Il se passa alors une chose qui rendit l'affaire encore plus amusante aux yeux du Rossai et de Taupin. Le général enleva le coffret des mains de son soldat, et vint le remettre lui-même à Taupin, qui, étendant les deux mains, le prit et le plaça devant lui sur sa selle.

— En avant ! s'écria Nakoff.

Ils saluèrent tous le général, qui eut un dernier geste d'adieu aux fugitifs, aux bannis et aux forçats évadés !

Les chevaux galopèrent éperdûment...

Lorsqu'ils se furent éloignés de quelques centaines de mètres, Taupin se mit à rire, si fort que tous ses camarades le regardèrent et ralentirent le pas de leurs chevaux.

— Voilà le moment le plus agréable que j'aie jamais vécu ! s'écria Taupin.

Et il se remit à rire, si fort que les larmes lui coulaient le long des joues et qu'il tressautait sur la selle.

— Mais raconte-nous donc ce qui te fait tant rire ! dit Limiet.

— Les bagages... ah, ah, ah... les bagages... j'en ferai ma crevaillon... les bagages...

— Eh bien, ces bagages ?

— C'est un coffret que j'ai trouvé dans la chambre du général.

— Tu l'as... emporté ?

— Tu allais dire volé ! C'était presque le cas, mais n'oublie pas que le général me l'a remis lui-même. C'est par trop fort.

— Tu sais ce qu'il y a dans ce coffret ?

— Nullement.

— Où l'as-tu trouvé ?

— Dans la chambre du général.

Limiet dit à Nakoff ce qu'il venait d'apprendre.

Le Russe fronça les sourcils.

— C'est une bêtise, dit-il... donnons de l'épéron... Dès que le général s'apercevra qu'on lui a volé quelque chose, il enverra ses cosaques à nos trousses... et nous sommes déjà poursuivis par ceux du fort. Si l'on trouve le coffret en possession de quelqu'un des nôtres, et si l'on nous ramène au village, nous sommes perdus. Espérons que l'ivrogne se couchera immédiatement et qu'il ne s'apercevra que demain du vol. Car c'est un vol !

— Mon camarade n'a pas songé à cela, répondit Limiet. Il est franc et honnête comme l'or. Il a cru faire un bon tour, et c'est tout.

— Dites lui qu'il cache le coffret aux abords de la route. Et dites lui à la même occasion que ces bons tours ne me vont pas du tout.

Limiet fit galopper son cheval à côté de celui de Taupin et dit rudement à celui-ci :

— Tu viens de commettre une belle sottise. Tu seras peut-être cause que nous serons rattrapés. Il faut jeter immédiatement le coffret.

— Pas de danger, répondit Taupin. Et il raconta comment le Rossai avait pris un bonnet de Cosaque, qu'ils avaient abandonné dans la chambre, devant le lavabo, où il avait trouvé le coffret.

— Lorsque l'ivrogne s'apercevra de la disparition du coffret, ajouta-t-il, il verra le bonnet et supposera immédiatement que l'un de ses hommes est le coupable. Cela lui fera perdre beaucoup de temps, et avant qu'il ne démêle la vérité, nous serons hors d'atteinte. Je garde le coffret ! \*

— C'est un vol, dit Nakoff.

— Nullement... Le général m'a donné le coffret et m'a sidé lui-même à le placer sur ma selle.

Et Taupin se remit à rire de bon cœur.

Puis il conclut :

— Si les soldats de ce bonhomme nous avaient reconnus et s'ils nous avaient donné une cravate de chanvre, c'était un assassinat, n'est-ce pas ?

— En temps de guerre ? Nullement.

— Alors, enlever un coffret en temps d'évasion n'est pas un vol non plus. Lorsqu'on rencontre une vieille connaissance, comme ce général ivre, on peut bien accepter un petit souvenir de lui.

Et comme les chevaux galoppaient de plus en plus vite, entraînés par la course furieuse de Nakoff, qui courait en tête avec un nihiliste, la conversation fut interrompue.

Et Taupin garda le souvenir de sa vieille connaissance.

---

## CHAPITRE LX.

---

### A Kobdo

Sans autres aventures, les amis poursuivirent leur route et parvinrent à Kobdo. Un Chinois, qui, souvent déjà, avait procuré un abri à des évadés, les y attendait. Sans encombres, ils atteignirent la demeure de cet homme, qui les reçut avec force salutations et marques de respect. Pourtant, il leur dit qu'il ne pouvait héberger que cinq hommes et que les autres devaient trouver un logis autre part.

Mais, après que Nakoff lui eut donné une bourse remplie de pièces d'or, l'homme proposa de céder sa propre chambre ; moyennant quelques pièces d'or, un domestique allait se charger de mettre les chevaux en lieu sûr.

Dès qu'ils eurent pris un solide repas, Taupin songea à sa

cassette et s'efforça de l'ouvrir. Mais, malgré tous ses efforts il n'y parvint pas. Sans doute, la serrure était à secret, car nul de nos héros ne parvint à ouvrir le coffret.

— Si nous demandions à notre aubergiste de l'ouvrir ? proposa Taupin. En sa qualité de Chinois, il connaît mieux que nous les serrures chinoises.

On alla chercher l'homme.

Dès qu'il aperçut la cassette, il joignit les mains, tandis que son visage exprimait la stupéfaction la plus profonde.

— Eh bien ? demanda Nakoff, qui devenait curieux, lui aussi, de voir ce que contenait le mystérieux coffret et qui ne semblait plus se souvenir qu'elle provenait d'un vol.

— Connais-tu cette cassette ?

— Puis-je la voir de près ?

Le Chinois regarda attentivement la cassette, et les signes mystérieux qui la recouvraient. Ensuite, il fit mine de l'ouvrir, mais sans plus de succès que nos amis.

— Que signifient ces inscriptions ? demanda Nakoff.

— Je ne sais pas lire.

— Et vous restez regarder les lettres durant au moins un quart d'heure... Lorsque j'étais jeune et que je ne savais pas encore lire, je regardais de cette façon les affiches, pour faire croire aux gens que je lisais ! Je vous remercie néanmoins de vos peines.

Le Chinois s'inclina et disparut dans sa demeure. De là, il se dirigea vivement vers le palais, et demanda une audience immédiate auprès du gouverneur. Il murmura quelques mots à l'oreille du serviteur qui le reçut. Celui-ci alla prévenir le gouverneur, un mandarin, qui accorda aussitôt l'audience. Le Chinois se jeta au pieds du gouverneur.

— Sa Grandeur me permet-elle de parler ?

— Faites.

— Votre Grandeur n'a-t-elle pas fait publier partout qu'une récompense de mille francs serait accordée à celui qui parviendrait à faire découvrir ceux qui ont porté une main sacrilège sur la cassette sacrée, déposée dans le temple du Grand Lama ?

La réponse du gouverneur fut affirmative.

— Et votre Grandeur fera-t-elle payer cette somme à un pauvre misérable, comme moi, si je puis lui dire que dans sa demeure se trouve un étranger qui est en possession de la cassette ?

— Bien.

Le gouverneur frappa sur un gong qui se trouvait à portée de sa main. Aussitôt, un Chinois, un véritable géant, parut.

— Assurez-vous de la personne de cet individu.

Le géant s'approcha de l'aubergiste et lui mit la main au collet.

— Puis-je demander de quel crime je me suis rendu coupable ? gémit l'homme, qui ne comprenait rien à cette manière de faire.

— Dois-je te donner des raisons, vil chien ?

Le malheureux aubergiste s'effondra aux pieds du gouverneur, se traîna devant lui, gémissant, implorant, et suivit alors sans opposer la moindre résistance le géant, qui le mena dans une petite chambre, où il l'enferma.

Mais cet emprisonnement ne dura pas longtemps, car, au bout d'un quart d'heure, notre homme fut ramené en présence du mandarin. Le grand lama se trouvait auprès de ce dernier.

— Dis-nous, ordonna le gouverneur, en peu de mots ce que tu sais à propos de la cassette sacrée.

Cette fois, le Chinois, qui s'était prosterné, resta à genoux, et répondit :

— La cassette se trouve dans ma maison.

Des étrangers, qui sont venus loger chez moi, l'avaient en leur possession. Les étrangers y sont encore, et si le sublime lama, et votre grandeur veulent s'abaisser en me suivant jusque dans mon humble logis, ils verront bientôt que la vérité et moi sommes entrés ensemble dans le palais.

Le gouverneur regarda le lama d'un air interrogateur. Le prêtre fit un signe affirmatif. Le mandarin frappa sur le gong. Lorsque le géant parut, il lui ordonna :

— Vingt soldats.

Et s'adressant à l'aubergiste :

— Nous te suivons, chien... Malheur à toi si nous ne ramè-nons pas la cassette.

Précédés des soldats, ils se mirent en marche. Lorsqu'ils pénétrèrent dans la demeure du chinois, qui fut aussitôt entourée de soldats, Taupin tenait encore la cassette entre les mains, tandis que le Rossai se trouvait près de lui. Ils avaient juré de démêler le mystère. Les autres fugitifs étaient sortis, pour aller visiter quelques temples. Il leur fallait attendre deux heures avant de pouvoir repartir avec des chevaux frais. Le lama s'avança vers le coffret.

— Pourrait-il l'ouvrir, lui ? demanda Taupin.

— Informe-toi, si tu parles Chinois, répondit le Rossai.

Dans sa langue maternelle, le lama dit au mandarin :

— Oui, c'est bien la cassette sacrée.

— Emportez-la, en ce cas.

Le lama prit le coffret.

— Vois-tu, dit Taupin, il connaît le secret, lui.

Le prêtre voulut s'assurer que l'on n'avait pas touché au contenu de la cassette.

Il fit marcher les serrures compliquées, et la boîte s'ouvrit. Le lama jeta un regard à l'intérieur.

— Oui, dit-il. Tout est intact... Les voleurs n'ont pu ouvrir la cassette. Tout est en ordre.

Et il reterma la cassette.

— Partons, intervint le mandarin. Je ferai arrêter ces gens, et ils seront punis sévèrement.

— Je vous remercie.

Le prêtre, tenant toujours le coffret, voulut se diriger vers la porte.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de Taupin, qui ne le quittait pas des yeux. Il s'élança vers le lama, le saisit par le bras. Le prêtre se défendit. Le gouverneur s'interposa, et d'un rude coup de poing en pleine poitrine, il envoya Taupin rouler sur le sol. Le Rossai voulut s'en mêler, mais fut retenu par l'aubergiste Chinois.

Le Rossai fut néanmoins le plus fort... mais entretemps le lama et le gouverneur avaient quitté l'auberge. Nos deux héros voulurent se précipiter sur leurs traces. Mais à ce moment les soldats chinois pénétrèrent dans la pièce.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Taupin et le Rossai, solidement ligottés, étaient étendus sur le sol.

Ensuite, sous bonne escorte, on les conduisit en prison. Bel et bien prisonniers, ils n'étaient pas encore revenus de leur stupeur.

— Voilà qui est sublime ! s'écria Taupin.

— Je me demande ce que nous pouvons avoir fait de mal, pour être emprisonnés, dit à son tour le Rossai.

— Je suis sûr que le coffret appartenait à ce type qui l'a emporté. Les cosaques auront volé le coffret.

— Le proverbe dit vrai : bien mal acquis ne profite guère. Me voilà bien loti.

— Et moi de même !

— En effet, mais je préfère encore que tu sois avec moi que d'être enfermé seul.

— Voilà qui témoigne un cœur d'or... Et si l'on te décapite pour vol, tu seras content de voir tout d'abord rouler ma tête ? Je ne me serais pas attendu, à cela, de ta part.

Et le Rossai tourna le dos à Taupin.

Un moment, ils gardèrent tout deux le silence. Finalement le Rossai s'approcha de son camarade et lui dit :

— Taupin dit-il, j'ai été trop vif... Je le regrette.

L'autre se retourna. Il avait les larmes aux yeux.

— Nullement, dit-il, tu as raison... C'est de ma faute, si nous sommes enfermés ici... Ne m'en veux pas de cette sottise.

Ils pleuraient tous deux... Puis ils se jetèrent dans les bras

l'un de l'autre, se tenant étroitement embrassés.

— Vraiment, dit le Rossai, il vaut mieux que nous soyons enfermés à deux. Nous pourrions nous consoler mutuellement et nous donner conseil.

Lorsque Nakoïf apprit ce qui s'était passé, il se mit dans une violente colère. Vraiment les deux amis se trouvaient dans une situation fort dangereuse. Le Russe, usant de tout son audace, parvint néanmoins à les sauver... A prix d'or, il obtint du mandarin qu'ils permettrait aux deux voleurs de s'échapper...

Dans la nuit, cette nouvelle évasion, plus facile cette fois, puisque la sentinelle avait été éloignée, par ordre supérieur, eut lieu, et les fugitifs reprirent leur folle chevauchée.

---

## CHAPITRE LXI.

---

### Une aventure à Kasgar.

Ils allaient cette fois à Kasgar, la capitale de la Dzoungarie. Ils y parvinrent sans encombre, et Nakoïf résolut d'y rester deux jours, afin de préparer le tout en vue de la continuation du voyage.

Il supplia ses camarades de ne pas trop se risquer dans les rues, afin de ne pas éveiller l'attention des habitants.

— Nous nous trouvons encore sur territoire Chinois, leur dit-il, et la moindre aventure imprudente pourrait nous coûter cher... Nous voilà déjà ici, mais une répétition de l'aventure de la cassette nous coûterait la liberté et peut-être la vie.

Nos voyageurs étaient entrés dans un caravansérail, sorte de construction carrée, où l'on peut loger gratis.

Dans la cour, ils avaient étendu quelques tapis de laine sur le sol, et cela dut servir de couchette à nos amis.

Mais le lendemain ils durent quitter le caravansérail, pour aller se procurer de la nourriture.

Avant d'entreprendre ce voyage, Nakoff répéta ses recommandations de prudence.

Tous s'étaient résolus à ne pas quitter Nakoff d'une semelle, et d'être prudents à l'extrême, comme s'ils eussent dû rencontrer à tout coin de rue un cosaque ou un général ivre.

Taupin surtout, dont la cassette avait donné tant de tablature, à nos amis, s'était promis solennellement de ne pas donner le moindre éveil.

Les voyageurs découvrirent une espèce de magasin, où ils purent acheter du thé et quelques victuailles. Après l'avoir rapidement expédié ce frugal repas, ils se hâtèrent de rentrer au caravansérail.

Ils devaient encore laisser s'écouler un jour et une nuit avant de pouvoir continuer le voyage.

Qu'allaient-ils faire pour passer le temps ? Passer toute la journée dans un bâtiment, qui ressemble beaucoup à une prison, n'a rien de bien agréable.

Taupin, lui, voulut être prudent à l'extrême et résolut de ne pas bouger. Et cette sage précaution allait lui jouer un tour... Il allait de nouveau causer un sérieux ennui à ses camarades.

Dans le caravansérail un groupe d'indigènes avait élu domicile. Ils s'y livraient à leur métier. Certains tissaient des étoffes de laine. Ils avaient de grands métiers, sur lesquels ils tissaient, emmêlant la laine de couleur chatoyantes et de fils de soie. Les voyageurs, pour tuer le temps, résolurent d'aller regarder travailler ces gens.

Tous sortirent, sauf Taupin, qui se disait :

— Ne te montre pas inutilement, Taupin... Il faut que tu fasses oublier que tu as volé le coffret du général et que tu as causé de la sorte beaucoup d'ennuis... Ne te fais pas voir, car, s'il se passait quelque chose, tu serais le bouc émissaire.

Et Taupin resta rêvasser, dans le coin le plus reculé de l'appartement.

Il ne dormait pas, mais pourtant il ne se rendait pas exactement compte de ce qui se passait autour de lui, lorsque, tout à coup, il fut brusquement tiré de sa rêverie.

Une femme chinoise était agenouillée devant lui, et promenait ses mains sur son corps. Il n'eut pas le temps de raisonner mais il comprit pourtant qu'il était en danger. Il saisit la femme par les épaules, et la jeta sur le sol. Elle se démenait avec rage et poussait des appels assourdissants.

Tout à coup, trois ou quatre Chinois pénétrèrent dans l'appartement, se jetèrent sur Taupin, délivrèrent la femme, qui s'enfuit aussitôt. Elle alla retrouver les membres de sa tribu, et leur expliqua, à sa manière, ce qui s'était passé. Vivement les hommes

laissèrent leur travail et coururent vers l'appartement des voyageurs blancs.

Comme Nakoff rentrait et les voyait pénétrer dans la pièce, il s'écria :

— Ils entrent chez nous ! Que se passe-t-il encore ?

— Où est Taupin ! demanda le Rossai.

— Il est resté dans la chambre.

— Vivement, alors !

Et le Rossai, suivi de Jeannot, de Limiet et de Victoire suivirent les Chinois. Ceux qui avaient délivré la femme, avaient roué Taupin de coups et l'avaient ensuite lié. Notre ami était dans l'impossibilité de bouger. On l'avait saisi à bras le corps, pour l'emporter, au moment où Jeannot et ses camarades entraient.

— Mais non, pas de ça ! s'écria le Rossai.

Il sauta dans le groupe et donna un rude coup de poing sur la figure d'un Chinois, si bien que le fils du Céléste empire se mit à hurler comme une bête fauve, qu'il lâcha Taupin et s'enfuit.

Limiet avait fait de même avec un autre agresseur...

Les Chinois, plus nombreux, se défendirent vaillamment. Heureusement qu'ils n'étaient pas armés, car les Européens ne voulaient user de leurs revolvers qu'à la toute dernière extrémité, suivant en cela l'ordre formel de Nakoff.

Mais les Chinois étaient les plus nombreux, ils allaient triompher, lorsque tout à coup Nakoff et les trois Russes parurent sur le seuil de la porte. Ils remarquèrent aussitôt que leurs amis allaient être battus.

— Allons, s'écria Nakoff, furieux, il n'y a rien d'autre à faire. Attaquons !

Et, avec ses trois compagnons, il se jeta dans la mêlée. Cette aide donna du courage aux autres blancs, tandis que la panique s'emparait des Chinois. Une couple de minutes après, tous les jaunes quittaient précipitamment le champ de bataille. Ce n'est qu'alors que l'on songea à débarrasser Taupin de ses liens. Le malheureux était fou de colère d'avoir dû assister impuissant à la lutte.

— C'est de nouveau vous s'écria Nakoff.

Taupin avait les larmes aux yeux, larmes de rage parce qu'il était cause, innocente, il est vrai, de nouveaux ennuis qui en allaient résulter.

— Oui, c'est encore moi, mais je n'y puis rien que la destinée s'acharne sur moi, et uniquement sur moi.

— Paroles, paroles que tout cela, répondit Nakoff d'un ton rude. Dites plutôt ce qui s'est passé.

— Ces diables jaunes se sont précipités sur moi, parce que j'avais maltraité une de leurs femmes.

— Mais pourquoi le faire ?

— Vous en auriez agi de même... J'avais résolu de ne pas me faire voir afin de ne pas donner lieu à des difficultés. Mais voici ce qui s'est passé.

Et, en quelques mots, Taupin mit ses amis au courant.

— C'est donc encore moi qui cause des difficultés, dit-il, finalement, mais vous voyez que c'est malgré moi.

A peine avait-il prononcé ces paroles, que la porte s'ouvrit et quelques Chinois mal vêtus qui appartenaient sans doute à la police de Kasgar, entrèrent. Ils étaient accompagnés par la femme Chinoise qui avait voulu voler Taupin. Le chef de la troupe lui dit quelques mots.. Aussitôt, elle fit un signe affirmatif en désignant Taupin. Celui-ci, l'instant d'après, était entouré de soldats. L'ancien domestique de Steadily voulut se défendre, mais à peine avait-il envoyé rouler deux hommes sur le sol, que Nakoff s'interposa.

— Non, dit-il. Ce serait peine perdue de te défendre et ensuite cela ne pourrait encore qu'empirer le cas. Laisse-toi arrêter sans te défendre. Nous ferons en sorte que tu ne restes pas longtemps entre leurs mains.

— J'irai, répondit Taupin, mais à une condition, c'est que vous m'abandonnez à mon sort, si je ne suis pas rendu à la liberté, demain matin, au moment du départ.

— Allons donc, s'écria le Rossai, sans toi nous ne quittons pas la place.

— Bien parlé, dit encore Limiet.

— Suivez ces gens, dit Nakoff, et je vous prévient que demain matin vous pourrez continuer le voyage avec nous.

— Allons, en avant, alors, conclut Taupin. Il est écrit que dans toutes les villes où nous passerons, je serais appréhendé.

Et il suivit les policiers.

— A présent, dit Nakoff, je vais m'informer, pour savoir ce qu'on est d'avis de faire de Taupin. Ne bougez pas d'ici, je ferai en sorte de vous faire apporter à dîner.

Il se fit annoncer chez le chef de police chinois, se faisant passer pour policier russe. Au lieu de s'incliner, comme faisaient d'habitude les Chinois admis auprès du fonctionnaire, Nakoff s'avança, la tête haute, et fit d'un ton rude :

— Pourquoi avez-vous fait arrêter un de mes hommes ? Je veux le savoir immédiatement.

Le Chinois fixa le regard perçant de ses petits yeux bridés sur l'étranger.

— Je l'ignore, fit-il.

— Comment, vous l'ignorez, et n'êtes vous pas le chef de la police ?

— Je le suis.

— Et vous ignorez ce qui se passe ? La police est en bonnes mains, je m'en aperçois.

Le fonctionnaire était abasourdi. Jamais encore il n'avait été traité de la sorte. Mais son ébriement se dissipa bientôt.

— Qui êtes-vous, s'écria-t-il, pour oser me poser de pareilles questions ?

— Je vous demande encore pourquoi vous avez fait arrêter un de mes hommes. Dois-je poser cette question à Peking, à l'ambassadeur de Russie ?

Et Nakoff fit mine de s'éloigner.

Le gouverneur n'ignorait pas que dans la capitale on ne traitait pas avec douceur les fonctionnaires dont un personnage influent avait à se plaindre.

Il se prit quelques moments de réflexion et dit enfin :

— Je m'informerai.

Il fit venir un de ses hommes, qui lui fit un long récit auquel, naturellement, Nakoff ne comprit rien.

— Votre serviteur a maltraité une femme chinoise.

— C'est un mensonge.

— Elle le prétend.

— Soit, mais qu'allez-vous faire de mon homme ?

— Il sera assigné devant le juge.

— Et qui est ce juge ?

— C'est moi.

Si j'avais su cela, se dit Nakoff, j'eusse parlé différemment. Je crois avoir fait plus de tort que de bien à l'affaire de notre malheureux Taupin.

— Quelle peine sera appliquée à l'homme, dit-il à haute voix, s'il est reconnu coupable ?

— Dix coups de fouet, quinze jours d'emprisonnement et une amende de cent francs.

— Et s'il n'est pas coupable ?

— La femme sera punie de la même sorte.

— Il est étranger, et c'est lui qui sera sans doute condamné.

— Sans doute, répondit le gouverneur, profitant de l'occasion de se venger du ton arrogant de Nakoff.

— Voici, dit délibérément Nakoff, nous devons repartir demain, ne pourriez-vous remplacer les coups de fouet et la prison par une amende ?

Les yeux du gouverneur lancèrent un brusque éclair.

— J'ai trouvé l'endroit sensible, se dit Nakoff.

Allons-y de bon cœur... Et si je paie l'amende immédiatement ? reprit-il à haute voix.

— Je veux bien faire quelque chose pour vous, répondit le gouverneur, chez qui l'appât du gain semblait primer son désir de vengeance, parce que vous êtes policier russe. Mais il faut que je sois couvert, si l'on me demande en haut lieu des explications. Voici ma proposition : versez un cautionnement, nous remettrons l'homme en liberté, et il pourra accomplir sa peine lorsqu'il reviendra ici.

— Parfaitement. De combien doit être ce cautionnement ?

— Disons... mille francs.

— Bien, et Nakoff saisit son portefeuille. Le gouverneur, en présence de la rapidité du geste, se repentit de ne pas avoir exigé une plus forte somme.

— Un moment, dit-il. Lorsque j'ai dit mille francs, je n'ai voulu parler que des coups de fouet. Mettons encore quinze cents francs pour la prison. Cela ne me paraît guère exagéré.

— A moi non plus.

Et Nakoff paya immédiatement la somme demandée.

— Et maintenant, dit-il, faites mettre mon homme en liberté.

— Cela ne va pas. Il faut d'abord qu'il soit jugé.

— Et quand le sera-t-il ?

— Demain...

— Il faut que je parte demain.

— Je pourrai siéger cet après-midi comme juge, mais c'est une exception, et les exceptions...

— Et les exceptions se paient... interrompit Nakoff. Combien ?

— Cinq cents francs.

— Les voici.

— Je ferai venir immédiatement votre homme... Mais, j'y songe... Si je l'acquittais ? En ce cas, il ne doit pas revenir pour faire la peine.

Nakoff avait compris à demi-mot. Il tendit encore un billet de de cinq cents francs au fonctionnaire. Celui-ci s'éloigna. Aussitôt un homme parut, qui plaça une petite table devant Nakoff avec du thé et un déjeuner. Une dizaine de minutes s'écoulèrent, et l'homme vint demander à Nakoff de le suivre.

Dans une petite salle, le fonctionnaire était assis en grand apparat, et devant lui se trouvait l'accusatrice, Taupin, et deux policiers. Le juge demanda invita la femme à dire ce qui s'était passé. Les larmes aux yeux, la femme commença :

— Je me promenais dans le caravansérail, lorsque tout à coup cet homme sauta sur moi et voulut m'enlever mes bijoux. Je me détendis, mais l'homme était le plus fort et me terrassa. Heureusement, les hommes de ma caravane accoururent et me délivrèrent.

Taupin, au moyen d'un interprète, fit alors le récit de l'événement tel qu'il s'était passé.

Le juge se recueillit alors durant quelques minutes, et après avoir poussé un profond soupir, il dit :

— J'ai décelé la vérité.. Au nom du fils du ciel, je déclare que l'étranger est innocent... Policiers, emparez-vous de cette femme... Donnez-lui vingt coups de fouet, elle sera emprisonnée durant quinze jours, et payera cinq cents francs au trésor de l'empire.

Le juge s'éloigna, tandis que les policiers se disposaient à exécuter la sentence.

Pleins de joie, Nakoff et Taupin revinrent au caravansérail, où Nakoff fit le récit de ce qui s'était passé.

— Quel maître, s'écria Limiet pleine d'admiration. Si je n'étais pas si âgé, je voudrais lui ressembler, au lieu de vouloir être Sherlock Holmes. Je voudrais être un Nakoff.

Tout à coup, celui-ci s'écria, à la stupéfaction générale :

— Je suis un triple idiot. J'ai oublié de vous faire apporter à déjeuner.

— L'oubli se comprend, répondit Limiet.

— Un homme doué d'une cervelle solide ne peut rien oublier. Je vais réparer mon oubli, reprit le Russe.

Et il quitta vivement le caravansérail.

---

## CHAPITRE LXII.

---

### Les aventures de Paul Potard.

Lorsque les Chinois du caravansérail apprirent quelle avait été la sentence, ils préférèrent des plaintes et des menaces, mais, malgré tout, l'impression était telle qu'ils ne se risquèrent plus dans les appartements de nos amis, qui, d'ailleurs repartirent dès le lendemain matin, montés sur de solides poneys, rapides et forts.

Ils se dirigèrent vers Caboul, la capitale de l'Afghanistan, où ils arrivèrent le soir, sans autres aventures dignes d'être rapportées.

— Ma crainte se réalise, dit Nakoff, après être allé aux informations. Nous devons attendre huit jours l'homme qui devait nous mener à Bombay. Si nos camarades doivent séjourner huit jours ici, ils vont faire des frasques...

— Je leur dirai d'être prudents, dit Limiet, auquel s'adressait Nakoff. Ils étaient assis sur le toit plat de la maison où ils étaient hébergés. Aussitôt, Limiet alla prévenir ses amis.

Il les trouva réunis autour du Rossai, qui allait précisément chercher Limiet, auquel il apportait une nouvelle stupéfiante : un indigène s'était présenté, demandant Monsieur Oscar Limiet.

Tout aussi surpris que ses camarades, Limiet fit venir l'homme qui s'inclina devant lui avec déférence et lui tendit une lettre, adressée « Monsieur Oscar Limiet, détective, Caboul. »

— J'attends la réponse, fit l'homme, qui était richement vêtu, il m'est défendu de quitter la place sans être muni d'instructions.

Pour mettre fin aux suppositions extravagantes qui lui venaient, Limiet ouvrit l'enveloppe et lut à haute voix :

« Mon cher Monsieur Limiet, j'ai appris que des Européens ont fait leur entrée à Caboul. J'ai voulu les voir, et je reconnus parmi eux, d'abord vous même, mon gher monsieur Limiet, Jeannot, le Rossai, et Taupin. Il m'est impossible de vous décrire ma joie, Je voulus me précipiter vers vous, mais je n'osai. Mon ami, mes chers amis, si vous me permettez de vous nommer ainsi, voulez-vous oublier ce qui s'est passé ? Je brûle d'envie de vous serrer dans mes bras. Soyez généreux. Emir Potard. »

— Non, je n'y vais pas, s'écria Taupin. Il a trop mal agi envers moi.

— Pourtant je n'ai plus de ressentiment, moi ! répondit Limiet.

— Permettez-moi, dit Nakoff, de vous conseiller d'y aller. Cet émir peut nous être d'une grande utilité.

Taupin, sermonné par Victoire et Jeannot, résolut enfin de pardonner. Aussitôt, Limiet saisit une plume et écrivit la lettre suivante :

« Mon cher émir, tout est pardonné et oublié. Nous sommes prêts à nous rendre au palais. Nos amitiés. Oscar Limiet. »

Bientôt quatre officiers se présentèrent, priant les voyageurs de les suivre.

Nos amis, accompagnés de quatre Russes, suivirent les dignitaires au palais de l'Emir Potard. A peine étaient-ils entrés dans le parc splendide qui entourait le palais qu'ils virent accourir Potard à leur rencontre.

— Mes amis, s'écria-t-il, mes amis, mes chers amis... Il ne pouvait en dire plus, les larmes coulaient sur ses joues. Taupin s'avança, tout le premier, lui tendit les deux mains, en disant :

— Eh bien, vieil ami, comment te portes-tu ?

Pil les serra avec effusion.

— Comme vous me rendez heureux, disait-il, pleurant comme un enfant.

Le ressentiment de Taupin s'évanouit. Il serra son vieil ennemi dans ses bras. Les autres amis le serrèrent également et l'embrassèrent également. Lorsque Potard eut ensuite été présenté à Victoire et aux Russes, il amena tous les voyageurs dans son splendide palais.

— Je ne puis m'empêcher de rire, dit le Rossai à Taupin, en voyant Potard affublé de la sorte.

Et vraiment, le chimiste, l'inventeur des pastilles potard, était vraiment risible, dans son bel habit oriental, qui ne s'harmonisait pas du tout avec le bon point et la petite taille de l'émir.

Celui-ci mena les voyageurs dans une splendide salle à manger, où les ornements orientaux contrastaient avec de beaux meubles européens.

— Je me suis dit, commença Potard, qu'un diner européen serait le bienvenu. Prenez place, et bon appétit.

Après le diner, Potard, pressé par tous ses amis, commença le récit de ses aventures.

— Je formai tout d'abord le projet de m'établir à Batavia, et d'y faire le commerce, avec l'argent que Taupin m'avait si généreusement donné. Mais pour réussir dans cette branche de l'activité humaine, il faut avoir des dons qui d'ordinaire ne sont pas l'apanage d'un chimiste. Je m'en aperçus dès le début. Je fus trahi par mon employé, qui, en fort peu de temps, sut m'évincer de mes propres affaires et qui, en compensation, me proposa de devenir son employé. Je le citai en justice, mais après des mois d'une procédure couteuse, je me trouvai dépouillé de tout, sans abri.

Je cherchai vainement du travail et finalement j'échouai dans un cabaret du port, où je dépensais mes derniers centimes. Je m'y évanouis. Lorsque le médecin qui fut appelé, eut dit que je mourrais d'inanition, un marin eut pitié de moi et me paya un frugal repas. Jamais rien ne m'a aussi bien goûté. Ensuite, il m'amena à bord de son bateau, où il me présenta au capitaine, qui m'interrogea sur mes capacités. Comme je lui disais que j'étais chimiste, il me répondit : Chimiste, c'est bien un être qui verse toute sorte de soupes dans de petites fioles, et nous fait croire qu'il y cultive les microbes ! Je répondis affirmativement. En ce cas, dit-il, tu pourras rester à bord comme aide-cuisinier.

# LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège  
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S<sup>t</sup> Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE  
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

## TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite . . . . .	4
Un enfant volé. . . . .	8
En route ! . . . . .	13
Une nouvelle existence . . . . .	21
L'émule de Sherlock Holmes . . . . .	28
John M. Steadily et son domestique . . . . .	33
Nouveau retard. . . . .	40
Le hasard et Monsieur Limiet . . . . .	46
Le yacht « The Sea Mew » . . . . .	73
Le crime du Capitaine Onion . . . . .	85
La tempête . . . . .	101
Où Monsieur Limiet reparait . . . . .	112
Une aventure de Taupin. . . . .	124
Une découverte du Rossai . . . . .	142
Dix mètres de laiton . . . . .	150
Le nouveau sultan des Ouyambas . . . . .	168
C'était écrit... . . . .	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute . . . . .	202
Le bot de Mister John Steadily. . . . .	217
Un étrange Anglais . . . . .	225
L'Avenir du Rossai. . . . .	240
Au camp boer . . . . .	240
Où Jeannot devient un héros . . . . .	264
Où était resté Monsieur Limiet . . . . .	273
Vers le pôle Sud ! . . . . .	286
Le pôle Sud . . . . .	310
Le Roi du pôle Sud . . . . .	323
L'histoire du docteur Emile Dorango . . . . .	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique . . . . .	344
Vers l'Océan ! . . . . .	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit . . . . .	371
Paul Potard et le trésor . . . . .	400
Vers Auckland ! . . . . .	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . . .	458
Où le Rossai s'égare . . . . .	475
Chez les étranglens . . . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . . . .	586
Aux mains des Russes . . . . .	608
A Londres . . . . .	624
Une femme de cœur . . . . .	630
Les hannis . . . . .	656
Le plan échoué . . . . .	702
Libres ! . . . . .	727
Une vieille connaissance . . . . .	737
A Kobdo . . . . .	748
Une aventure à Kasgar . . . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . . . .	766
A Liège . . . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . . . .	798

---